

XYZ. La revue de la nouvelle

Le colloque

Louise Dupré



Number 97, Spring 2009

Irritation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (2009). Le colloque. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 25–27.

Le colloque Louise Dupré

JE ME SUIS LEVÉE et me suis dirigée vers un groupe de collègues devant la table à café dans le couloir. Surtout, ne pas avoir à adresser la parole à ce blanc-bec qui aurait été bien capable de me demander si j'avais aimé sa communication. La peur de hausser le ton, de le remettre bêtement à sa place, il le méritait, bien sûr, il le méritait, mais ce n'était pas le moment, on n'écrase pas un étudiant devant d'éminents spécialistes, même s'il le mérite, même si on en a envie. Du calme, du calme. J'essayais de retrouver mon sourire, ma convivialité, de répondre à un sociologue italien, non je n'avais jamais travaillé sur Mai 68, il me confondait avec mon homonyme, la politicologue de Marseille, moi j'avais fait des études en histoire, c'était gênant, on nous confondait constamment, j'avais même pensé modifier mon nom au début de ma carrière, mais j'avais renoncé, paresse, résistance inconsciente, peu importait au fond, plus j'avançais plus la confusion m'amusait, j'avais même participé à une séance d'une commission huppée avant de me rendre compte que ce n'était pas moi qui aurais dû recevoir l'invitation, tout le monde avait ri de la méprise, moi la première.

Cette fois-ci, aucune erreur sur la personne, le jeune homme savait pertinemment qu'il s'agissait de moi, il m'avait regardée d'un air ironique en citant mon article sur la perte des valeurs collectives au Québec, il me défiait, ouvertement, sans douter de lui-même ni de son analyse ni de ses conclusions. Était-ce le courage ou la naïveté? Pendant un moment, j'avais hésité, mais j'en étais rapidement venue à une réponse, c'était la fatuité, hélas, cette inaptitude à reconnaître sa juste valeur. J'avais d'abord esquissé un sourire. Il devait avoir suivi un parcours sans heurt, être assistant de recherche depuis le baccalauréat, avoir fait sa première communication dès son entrée à la maîtrise, obtenu toutes les bourses d'excellence possibles, des prix et des mentions, publié quelques articles déjà, donné des charges de cours, être dirigé par un professeur à son image et à sa ressemblance. J'avais même dans la tête le nom d'un collègue d'une université située à quelques

kilomètres de la nôtre, le portrait était trop conforme pour que mon hypothèse ne tienne pas. Ce collègue ne manquait jamais une occasion d'essayer de me mettre en boîte, c'était obsessionnel chez lui, je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi. L'âme est un labyrinthe, un abysse, un mystère qu'il est vain de vouloir comprendre, j'avais choisi l'histoire de toute façon, je n'avais jamais été douée pour la psychologie.

Mais vite mon sourire avait tourné comme une mayonnaise, je sentais de petites aiguilles sous la peau, de plus en plus irritée à mesure que l'étudiant épluchait les pages de sa communication, satisfait de sa performance, de son curriculum vitae qui était en train de se gonfler, satisfait du public qui l'écoutait patiemment, satisfait du monde entier. Puis il a posé sa dernière page devant lui, sur la table, et il a attendu les questions en toute confiance, vraiment convaincu d'être au-dessus de la mêlée.

Je n'ai pas ouvert la bouche, j'aurais eu l'air de me défendre, c'est un historien de Seattle qui a interrogé son système, mais l'étudiant n'a nullement paru ébranlé, il n'a pas semblé entendre, tout simplement. Je bouillais sans savoir pourquoi au juste, était-ce à cause de l'étudiant, de son directeur, du système universitaire, de notre éducation qui crée ce type de petit parfait, de la société à l'affût des idées formatées ou du président de séance, un jeune loup qui visiblement ne s'était pas posé une seule question depuis sa soutenance de thèse ?

Autour de moi, tout le monde semblait trouver la situation normale, la fatuité était-elle devenue un *modus vivendi* ? Je me le suis demandé, mais pour me rassurer j'ai voulu répondre non, il y avait quand même des collègues qui échappaient à ce modèle. Des visages défilaient dans ma tête, des hommes que j'appréciais dans mon département, mais des femmes surtout, oui, souvent les femmes se prennent moins au sérieux que leurs collègues masculins, je le voyais chez les étudiantes, il fallait les rassurer, les encourager, leur montrer qu'elles étaient capables de franchir les obstacles, même les plus brillantes, les plus cultivées. En prenant une bière après un cours, des doctorantes m'avaient confié qu'elles étaient terrorisées d'intervenir après un étudiant de la classe, un grand parleur qui répétait ce qu'il lisait avec l'assurance d'un savant. J'étais restée stupéfaite, il ne m'était venu qu'un proverbe de mon enfance, plus ça change plus

c'est pareil, quels étaient les acquis réels des femmes dans les dernières décennies ? Sûrement pas la confiance en soi.

Voilà ce que je ressaisais, dans le couloir, en faisant semblant d'écouter le philosophe qui avait prononcé la conférence inaugurale. Une inconnue s'est approchée de moi, jolie, élégante, le début de la soixantaine, l'assurance tranquille de ceux qui n'ont plus rien à prouver. Elle s'est présentée, en ajoutant aussitôt, *Il y a longtemps que je voulais vous rencontrer*. C'était elle, c'était bien elle, mon homonyme. Dès les premières phrases, elle m'a plu, son sens de l'humour, son accent du Sud, une simplicité qui donnait le goût d'apprendre, il y a des collègues de cette trempe dans l'enseignement, heureusement. Je me détendais, je souriais, j'exposais ma conception des choses, de nouveau je comprenais pourquoi j'étais venue à ce colloque. La vie retrouvait son sens, son ordre, sa beauté.

Il fallait maintenant revenir dans la salle, l'organisatrice nous rappelait que la séance suivante débiterait bientôt en frappant dans ses mains comme les anciennes maîtresses d'école, une femme rare qui occupait le bureau à côté du mien, nous mangions ensemble le midi quand nous avions le même horaire, parfois nous invitions un collègue que nous aimions bien, toutes les deux. Dans un département, on a la liberté de choisir ses collaborateurs, ses amis, ses batailles, j'avais toujours refusé de jouer le jeu du pouvoir.

Nous nous sommes assises en arrière de la salle, l'une à côté de l'autre. Le jeune loup s'est avancé à la table pour se réapproprier son rôle de président et trois nouveaux intervenants ont pris place à ses côtés. Quelqu'un, devant moi, s'est penché pour dire à l'oreille de son voisin, *Formidable, ces trois chercheurs sont de calibre international, je les ai entendus à vingt et un colloques cette année*. Mon homonyme m'a demandé pourquoi je riais tout à coup, elle n'avait pas entendu, je ne voulais pas lui répondre, je lui ai seulement proposé de me suivre, pourquoi ne ferions-nous pas l'école buissonnière ? Il faisait un temps magnifique, nous pourrions marcher dans le Vieux-Port, nous asseoir à une terrasse, parler de nos recherches, et puis aussi de la vie, nous en apprendrions sûrement davantage que dans cette salle sans fenêtres. Ce serait préférable pour ma santé d'ailleurs, je ne risquerais pas de voir monter ma tension artérielle.